

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Les bords du Rhin**

**Guinot, Eugène**

**Paris, 1847**

XII. De Cologne aux Emboughures du Rhin

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

## XII

### DE COLOGNE AUX EMOUCHURES DU RHIN.

Sur la rive droite du Rhin, qui faisait partie autrefois du grand-duché de Berg, Mulheim est la première ville qui se présente, au-dessous de Deutz, à une lieue environ de Cologne. Mulheim n'a pas une origine moins ancienne que les plus fières cités du fleuve. Elle fut un des établissements romains les plus considérables. César y jeta un pont de bois sur le Rhin. Aujourd'hui Mulheim est florissante par le commerce.

A mesure qu'on avance vers l'embouchure du fleuve, ses bords deviennent de plus en plus arides, nus et déserts. Les

villages n'apparaissent qu'à de longues distances, et méritent à peine l'honneur d'être nommés. Flittard, Wiesdorf, Hittorf, sur la rive droite; Merkenich, Langel, Bley, sur la rive gauche, n'offrent rien qui soit digne de remarque.

Woringen, qui maintenant n'est plus qu'une petite ville sans importance, a écrit son nom dans l'histoire du treizième siècle. Le pape Innocent IV réunit à Woringen une assemblée de princes et d'évêques, et fit élire roi des Romains le comte de Hollande, Guillaume II.

De nombreux bancs de sable et de cailloux obstruent la navigation du fleuve dans cette dernière partie de son cours. Près de Rheincassel, en face de l'embouchure de la Wiepper, est un énorme banc qu'on nomme la montagne de Cassel, — Kasseler-Berg; — près de Woringen est un autre banc de pierres, nommé le Plathals, qui exige des pilotes une manœuvre habile.

Le Rhin, en se détournant de son cours, a laissé dans l'intérieur des terres la petite ville de Zons, qui jadis touchait du pied le fleuve. Zons est sur la rive gauche, près du village de Reinfeld; elle fut fortifiée par l'archevêque Sigefroid, et si bien fortifiée qu'elle tint bon contre les Français et les Hessois dans les guerres du dix-septième siècle.

Sur la rive droite, Hitdorf, avec ses maisons peintes, annonce la Hollande. — Au-dessous de Hitdorf, Monheim, qui a un château; Baumberg, Burgel, Ordenbach, Obercassel, Niedercassel, et, à une demi-lieue de la rive, le château de

Benrath, construit par l'électeur Charles-Théodore, grand bâtisseur. — Sur la rive gauche, Sturzelberg, Undenheim, Grimmlinghausen; Neuss, à un quart de lieue du Rhin, petite ville citée par Tacite et qui était le quartier d'hiver de la treizième légion romaine. Ayant secouru l'empereur Frédéric contre Charles-le-Téméraire, Neuss reçut en récompense divers privilèges, le droit de battre monnaie et l'honneur de porter dans ses armoiries une aigle d'or sur champ de sable.

Neuss eut beaucoup à souffrir des maux de la guerre, mais la déviation du Rhin, qui s'est éloigné d'elle, lui a fait plus de mal et plus de tort que les bombardements, les assauts, les pillages, les incendies et toutes les cruautés des vainqueurs.

Après ce trajet monotone et privé de spectacles, les voyageurs du Rhin se trouvent heureux d'arriver à Dusseldorf.

Dusseldorf est une grande et belle ville, curieuse à voir et d'un séjour agréable. Elle n'est ni ancienne comme Cologne, ni moderne comme Manheim. Ce n'était encore qu'un village lorsque, sur la fin du treizième siècle, le comte de Berg vint y fixer sa résidence en quittant son château d'Altenbourg. Dès lors le village devint une ville et fut la capitale du comté de Berg.

Ce comté de Berg, très-ancien, appartenait à la maison des comtes d'Altena, dont la dernière héritière l'apporta en dot au duc de Juliers. L'empereur Venceslas l'ériga en du-

ché. Le partage de la succession de Juliers donna le duché de Berg au comte palatin de Neubourg. L'électeur Charles Théodore, prince de Sultzbach et duc de Bavière, le réunit aux possessions de son palatinat. En 1806, l'empereur Napoléon se fit céder le duché de Berg en échange d'une portion du Hanovre, et il en investit son beau-frère Joachim Murat. Deux ans après, Murat passa roi. On avançait vite en grade en ce temps-là. Murat ayant donc reçu en apanage le royaume de Naples, Berg, qui avait été érigé pour lui en grand-duché, fut octroyé au neveu de l'empereur, le prince Louis, fils aîné du roi de Hollande. Les traités de 1815, rédigés au congrès de Vienne, firent crouler l'édifice impérial de Napoléon ; dans ces ruines, la Prusse ramassa le grand-duché de Berg et le réunit à sa province rhénane.

La beauté de Dusseldorf date du dix-septième siècle ; ce fut alors que l'électeur Jean-Guillaume fit construire la ville neuve ; plus tard l'électeur Charles-Théodore, dont le règne se prolongea durant plus d'un demi-siècle, augmenta Dusseldorf d'un nouveau quartier qu'on nomme Carlstadt, — la ville de Charles, — élevée sur les ruines des vieilles fortifications.

La statue équestre de l'électeur Jean-Guillaume, en bronze, décore la place du marché. Son tombeau est dans la cathédrale, ainsi que le monument funèbre de l'infortunée princesse Jacobée de Bade. Les premiers princes de la maison de Neubourg reposent dans l'église des Jésuites.

Dusseldorf est célèbre dans l'Allemagne artistique par son école de peinture. La ville possédait une magnifique galerie, riche surtout en tableaux de Rubens. Ces richesses ont été transférées à Munich, et le directeur de l'école, l'habile peintre Cornélius, est allé aussi s'établir dans la capitale de la Bavière. Cependant, malgré ces pertes, l'école est toujours florissante et la galerie de Dusseldorf offre encore aux amateurs de très-beaux tableaux, entre autres une *Assomption de la Vierge*, peinte par Rubens sur bois et de grandeur colossale.

La musique n'est pas moins cultivée que la peinture à Dusseldorf. Cette ville, éminemment dévouée aux beaux-arts, a fondé, il y a trente ans, le festival harmonique du Rhin-inférieur, solennité qui se renouvelle tous les ans aux fêtes de la Pentecôte, et qui a lieu tour à tour à Dusseldorf, à Cologne, à Elberfeld et à Aix-la-Chapelle.

Le Rhin, en quittant Dusseldorf, passe devant quelques petits villages avant d'arriver à Kayserwœrth, petite ville jadis impériale et forte que l'empereur Charles IV céda au duc de Clèves, le duc de Clèves à l'électeur de Cologne et l'archevêque au palatin du Rhin. Près de Kayserwœrth est le village de Gelb, et dans les environs de ce village, Tolbiac, — en allemand Zulpich, — où Clovis livra la mémorable bataille qui le fit victorieux et chrétien.

Voici, près de Gelb, sur la rive gauche, Ordingen, où les antiquaires s'arrêteront pour visiter les traces d'un camp romain. Ici les riverains du fleuve commencent à perdre la physionomie, les mœurs et le caractère allemands qu'on trouve si fortement accentués sur l'une et l'autre rive depuis les sources du fleuve jusqu'à Dusseldorf.

Les historiens latins parlent des anciens Allemands comme d'un peuple très-belliqueux. Ils chantaient en allant au combat, et pendant l'action ils s'animaient les uns les autres par de violentes clameurs ; lorsque les voix baissaient, leur courage diminuait ; le silence était pour eux le signal de la terreur et de la défaite. Ils avaient la taille haute, l'encolure puissante, le visage coloré, les cheveux blonds, les yeux bleus, le regard farouche. Tout leur avantage était dans l'impétuosité du premier choc. Dans leurs milices, l'infanterie valait mieux que les cavaliers. Ils ne soutenaient ni un long travail ni une longue lutte. Ils supportaient le froid et la faim, mais ils se laissaient aisément abattre par le chaud et la soif. Leurs femmes les accompagnaient à la guerre, les excitaient au combat et pansaient leurs blessures. Elles apportaient des armes pour toute dot à leurs époux. Le costume des femmes était pareil à celui des hommes, si ce n'est qu'elles portaient une espèce de chemise de lin sans manches, qui laissait à découvert leurs bras et leur sein. Les Allemandes étaient vaillantes, bonnes et chastes. Celle qu'on

surprenait en adultère était rigoureusement punie. Le mari la dépouillait de ses vêtements, lui rasait la tête et la chassait de chez lui à coups de bâton. La mère allaitait ses enfants et ne cédait à aucune autre ce droit et ce devoir. Élevés simplement et avec sévérité, les enfants du maître n'étaient ni mieux nourris ni plus choyés que ceux de l'esclave. La vertu la mieux pratiquée chez les Germains était l'hospitalité; ils considéraient comme un crime de refuser à qui que ce fût l'abri de leurs maisons. Les affaires les plus importantes se traitaient en buvant; mais la prudence n'abandonnait pas les Allemands dans ces graves circonstances, et ils avaient soin de remettre au lendemain une décision que l'ivresse aurait troublée. Leurs mœurs étaient simples et faciles; ils proscrivaient le luxe et se gardaient de toute démonstration trop vive et trop éclatante. Ils étaient laborieux, constants dans leurs entreprises, fidèles à la parole donnée, lents à former un dessein, énergiques dans l'exécution, amis sincères, mais ennemis opiniâtres, prompts aux querelles, ardents à la bataille, avides au gain et toujours prêts à marcher pour de l'argent.

Tels étaient les Allemands primitifs, et, jusqu'à nos jours, ils ont conservé les principaux traits de ce caractère et de ces mœurs, adoucis, polis et ajustés aux progrès de la civilisation.

A Ordingen, les riverains du Rhin commencent à prendre les mœurs et les allures hollandaises. — Au-dessous de cette

petite ville, entre Bodberg sur la rive gauche et Éhingen sur la rive droite, une île nommée le Drap-de-Bodberg gêne la navigation surtout dans les eaux basses.

— Les villages devant lesquels nous passons ensuite se nomment, sur la rive gauche, Frimmersheim ; Bloersheim, vis-à-vis l'embouchure de l'Anger ; Rheinheim, Werthausen, Emmerich, Essenberg, Homberg ; — sur la rive droite, Wanheim, Wollmer et la petite ville de Rœrort, au confluent du fleuve et de la Roer, rivière qui prend sa source dans les montagnes de la Westphalie.

La Roer, peu avant de se jeter dans le Rhin, passe à Duisbourg, où fut livrée la fameuse bataille entre Arminius et Varus.

Duisbourg est située à une demi-lieue du Rhin ; c'est une ville de sept à huit mille habitants qui fut impériale et où Othon I<sup>er</sup> tint une diète ; aujourd'hui elle est très-commerçante et elle renferme un grand nombre de manufactures.

De l'embouchure de la Roer, rien de remarquable jusqu'à la petite ville d'Orsoy, qui elle-même est insignifiante. — Puis, sur la rive droite, les villages de Walsum et de Stap ; et sur la rive gauche, Éversœl. Là, le Rhin s'est considérablement détourné de son cours, car il baignait autrefois les murs de Rheinberg, qui est maintenant dans l'intérieur des terres. Rheinberg était jadis la ville frontière de l'électorat de Cologne du côté des Pays-Bas.

Au-dessous d'Éversœl, le Rhin forme un arc très-recourbé; et, après avoir passé devant sept ou huit villages, nous arrivons à Wesel, au confluent du Rhin et de la Lippe.

La Lippe, petite rivière qui prend sa source dans la régence de Minden, donne son nom à deux princes de la confédération germanique : le prince de Lippe-Detmold et le prince de Lippe-Schauembourg.

Dans la partie supérieure du Rhin, vous avez vu les grands États de la confédération : Bade, Hesse, Nassau. En pénétrant dans le pays de la rive droite, on arrive aux petites principautés de ce faisceau de l'empire germanique, qui se compose de quarante États, en commençant par les pays autrichiens et en finissant par la seigneurie de Knighausen, principauté immédiate et souveraine, qui s'étend sur vingt-huit kilomètres carrés et compte deux mille huit cent soixante habitants, — c'est-à-dire qu'elle est environ cinq fois moins grande et à peu près trois fois moins peuplée que la fameuse principauté de Monaco, si souvent raillée et si volontiers prise pour type des infiniment petits États.

Les petits princes de la confédération, resserrés dans leurs limites, ne peuvent guère avoir d'autre ambition que de contracter de grandes alliances. Ils mettent leur orgueil à faire asseoir leurs rejetons sur les trônes de l'Europe, dévolus par droit d'héritage à des reines, dans les pays où la loi salique n'est pas en vigueur. Ils élèvent leurs fils de façon à les rendre dignes de cette haute fortune, — et c'est là une

étude de mœurs princières qui n'est pas sans intérêt pour les voyageurs de l'Allemagne, et dont les détails ressortiront mieux si nous mettons en scène un de ces princes prédestinés.

Il y eut fête au palais ducal le jour où le prince Frédéric atteignit sa dix-huitième année. Tous les dignitaires de la cour se revêtirent de leur costume d'apparat qu'ils ne mettaient que dans les grandes occasions, une ou deux fois par an; la milice fut passée en revue, et le soir il y eut cercle où l'on reçut les dames présentées. On remarqua que les domestiques portaient leur livrée de cérémonie, et qu'ils promenaient d'heure en heure des plateaux chargés, ou plutôt ornés de rafraîchissements.

Le prince Frédéric était un jeune homme d'une taille au-dessus de la moyenne, assez bien tourné, quoique peut-être un peu trop solidement établi dans son épaisseur allemande. Il avait une figure ronde, fraîche et vermillonnée, avec de grands yeux bleus tendres et des cheveux du plus beau blond doré. Du reste, ses manières étaient gracieuses et un perpétuel sourire épanouissait ses lèvres.

Après le souper, toute la famille ducale, composée de quinze personnes, se réunit dans le principal salon du palais, qu'on appelait la salle du trône, par imitation de ce qui se trouve chez les souverains bien logés et bien fournis de meubles et de provinces. Le duc se plaça sur un large

fauteuil, et d'une voix où la dignité du souverain se mêlait à la tendresse du père, il fit un discours noble et touchant qu'il termina par ces mots :

« Madame de Bamberg, vos fonctions cessent à dater d'aujourd'hui, et vous allez remettre entre d'autres mains l'enfant qui vous a été confié il y a dix-huit ans. »

Alors une dame grande, sèche, à l'air sévère, au regard hautain, s'avança, tenant par la main le jeune prince, et le duc lui dit :

— Avez-vous scrupuleusement exécuté le mandat dont vous étiez chargée? Avez-vous exactement accompli vos instructions?

— J'ai fait mon devoir, répondit madame de Bamberg, et j'ai la satisfaction d'avoir réussi. Le prince est tel que vous pouvez le désirer : timide, soumis, obéissant. Jamais fils de souverain ne fut plus docile et ne se plia plus respectueusement sous l'autorité de sa gouvernante. Quant au reste, on a pu en juger ; le prince possède toutes les vertus de son état et toutes les qualités nécessaires dans sa position ; il danse parfaitement ; il est musicien et poète ; il connaît tous les jeux de société ; il excelle à faire de la tapisserie ; il cause agréablement ; il sait écouter, il sait se taire ; on le cite comme un modèle de douceur et de complaisance.

L'éloge n'était pas exagéré. Le duc attendri embrassa son fils, et, lorsque les étrangers admis à cette scène solennelle se furent retirés, il dit au jeune prince :

— Grâce à mes soins , un avenir brillant vous est promis ; j'espère que vous reconnaîtrez plus tard les sacrifices que votre éducation a exigés. Après votre mariage nous compterons ensemble ; votre frère aîné, que nous avons eu le bonheur de bien établir, nous paye une pension sur son budget ; vous vous conduirez comme lui et comme vos nombreux cousins, qui tous sont les soutiens de leur famille.

On comprend sans doute maintenant pourquoi le prince Frédéric était resté jusqu'à l'âge de dix-huit ans entre les mains d'une gouvernante et non d'un gouverneur. Il y avait pour cela une raison politique. Le prince était élevé pour le mariage ; l'avenir pour lui était tout entier dans une belle alliance ; il devait se tenir prêt à courir cette chance et se placer de bonne heure à la hauteur de cette fortune. Simple cadet dans une nombreuse famille princière, son lot était d'épouser un bon parti et de se rattacher à un trône par le lien conjugal. Destiné à être le premier sujet d'une reine, il avait fallu le former dès l'enfance à cet emploi, l'habituer à la domination d'une femme, et sa gouvernante n'avait rien négligé pour faire de lui un excellent mari : elle lui avait donné la douceur et la patience ; elle l'avait dressé à obéir au moindre signe, au moindre mot ; elle l'avait rendu souple et muet sous le joug féminin.

Cette éducation terminée, il ne restait plus qu'à subir l'examen de la cour de Vienne. Le cabinet autrichien fait depuis longtemps une vaste spéculation matrimoniale. Le ca-

pital social se compose d'une somme indéterminée de princes allemands, issus de ces familles abondantes et plantureuses qui occupent souverainement les nombreuses cases de l'échiquier germanique. Le gérant de la société négocie ses élèves et les place le plus avantageusement possible. C'est une banque comme une autre. Le produit des affaires se réalise en présents de noces, en dévouement, en pensions, en décorations, en traités secrets, etc., etc.

Le prince Frédéric se rendit donc à Vienne. On fut content de lui. Il avait bonne mine et des cheveux parfaitement frisés; il valsait à merveille, il tournait avec grâce un compliment, il avait du goût dans sa toilette, des manières élégantes, une voix douce et un regard plein de modestie et de tendresse. Le ministre lui prit le menton d'un air protecteur, tapa légèrement sur sa joue rose et lui dit : — « On fera quelque chose de vous. »

Quelque chose voulait dire un roi ou à peu près. A ces mots, le prince Frédéric éprouva un mouvement de joie; il rougit et baissa les yeux avec une pudeur charmante.

Cependant plusieurs dames de la cour voulurent pousser plus loin l'examen ministériel, et s'assurer que l'habile gouvernante avait suffisamment cultivé toutes les qualités qui sont si importantes pour le succès des prétentions qu'affichait le jeune prince. Il y eut des avances positives, ces dames jouant à jeu découvert, sous prétexte qu'elles agissaient dans un but purement politique. De son côté, le

prince, qui n'avait pas appris à résister, se montrait tout disposé à reprendre en cette circonstance son rôle de soumission et d'obéissance; mais le ministre arrêta ces intrigues avant le dénouement, non sans faire une verte semonce au prince Frédéric.

« Monsieur, lui dit-il, dans votre position, un prince ne s'appartient pas; il doit se ménager, se réserver pour la haute mission dont la Providence peut le charger d'un jour à l'autre. Sachez que vous serez peut-être appelé à continuer une race royale! Nous avons aussi notre responsabilité, nous autres négociateurs, et nous ne voudrions pas donner un mari d'occasion à une reine qui voudrait un époux tout neuf. Ne risquez donc pas votre avenir pour des plaisirs frivoles et passagers. »

Le lendemain le prince reçut l'ordre de partir pour retourner dans les États de son père. Le ministre autrichien l'avait enregistré sur son catalogue; il faisait désormais partie du capital social, et, en cette qualité, il devait se conformer aux prescriptions du gouvernement qui se chargeait de sa fortune conjugale. On lui traça un plan dont il ne devait en rien s'écarter; l'emploi de ses journées était réglé heure par heure, minute par minute; tout était prévu et convenu; il y avait certains mets dont il devait s'abstenir, certains vins qui lui étaient interdits; on avait consulté avec un soin intelligent l'intérêt de sa santé; on voulait le voir prospérer, fleurir, croître en force et en beauté; bref, c'était un sujet

sur lequel la spéculation autrichienne fondait les plus brillantes espérances.

Et pourtant on envie le sort de ces pauvres princes allemands, sans savoir ce qu'il leur en coûte pour arriver à la fortune et ce qu'il leur en coûte encore après, lorsque le destin a placé une couronne royale sur le baldaquin de leur lit conjugal!

Combien de fois le prince Frédéric ne s'impatientait-il pas contre l'avenir! On l'avait soumis à un si minutieux esclavage, à un si fâcheux régime! On le soignait à peu près comme on soigne ces chevaux de race destinés aux luttes de l'hippodrome, et qui, en attendant le jour et l'heure de la course, ne doivent ni se fatiguer, ni se reposer, ni trop manger, ni pas assez boire, et qu'on accable de prévenances, de caresses et d'avoine jusqu'au moment où le fouet et l'éperon se feront sentir.

Pour tout dédommagement à cette existence, pour toute préparation à sa haute fortune, l'Autriche lui avait donné les épaulettes de capitaine. — Le capitaine Frédéric, quel parti pour une reine! Mais à côté de ce grade il y avait une antique noblesse et de précieux avantages extérieurs.

Un autre inconvénient de sa position, c'était d'être toujours sur le qui vive, attendant un ordre, un signal; toujours prêt à partir au premier mot. Le ministre lui envoya un beau matin ses passe-ports; mais ce n'était pas tout; il fallait de l'argent pour faire figure en pays étrangers, et la

caisse du duché était entièrement vide. Rien n'était plus facile que de décréter un impôt extraordinaire, mais le faire payer, c'était autre chose. Le grand-duc, dans cette occasion, se conduisit en bon père et comme un bon bourgeois : il vida sa cassette particulière dans la bourse du voyageur ; — mais c'était encore là une bien mince ressource pour un aspirant à la royauté !

Sur les grandes routes, aux relais de poste, on voyait arriver un vieux coureur essoufflé, en justaucorps de drap jaune orné d'un galon jadis doré. Les postillons lui riaient au nez avec défiance.

Arrivait ensuite un confortable coureur anglais demandant des chevaux pour son maître :

— J'étais ici avant vous, s'écriait l'Allemand.

— C'est possible, mais je paye plus cher que vous, répliquait l'Anglais.

— Servez d'abord mon maître, le prince Frédéric de \*\*\* !

— Commencez par mon maître, sir Richard \*\*\* !

— Voici un florin pour boire à la santé du prince.

— Voici deux thalers pour porter un toast à l'honorable sir Richard.

Et le prince cédait le pas au gentleman.

Partout c'était la même fête. Le petit prince allemand avait beau se hisser sur la pointe des pieds et jouer des coudes, il ne parvenait ni à sortir de la foule, ni à s'élever au-dessus d'elle. Dans les capitales seulement il prenait sa

revanche ; là son titre de prince lui ouvrait des portes fermées au vulgaire et aux simples gentilshommes. A peine arrivé, on l'invitait à se présenter à la cour ; mais cette faveur était sujette à de nouveaux inconvénients, à de nouvelles contrariétés.

— Parbleu ! s'écriait gaiement le prince, voici une belle occasion ! Il y a ici une jeune princesse à marier ; qui sait si je ne suis pas au bout de mes pérégrinations !

Et tandis qu'il faisait son thème pour plaire, et qu'il épuisait les ressources d'une toilette élégante, on frappait à sa porte, et un grave diplomate entra avec précaution.

— J'ai l'honneur de saluer votre altesse.

— Que me veut votre excellence ?

— J'ai à vous communiquer quelques notes diplomatiques.

— Parlez-vous de cet énorme paquet de papiers que vous tirez de votre poche ?

— Oui, c'est très-important.

— Je n'en doute pas, mais je suis pressé, je dîne en cour et il est cinq heures et demie.

— C'est précisément au sujet de ce dîner que je vais vous donner, si vous voulez bien le permettre, des instructions de la plus haute importance.

— Voyons, faites, pendant que j'achève ma toilette.

— D'abord, je m'oppose à ce frac ; vous devez mettre votre uniforme ; cela fera plus d'effet.

— Un uniforme de capitaine !

- Avec tous vos ordres.
- Mes cinq cordons?
- Et deux nouveaux que je vous apporte. De plus, voici une note qui contient tout ce que vous devez dire à la princesse ; rien de plus, rien de moins.
- Quoi ! il faut que je fasse ma cour officiellement et sur protocoles?
- Ce n'est pas tout. Vous devez encore supprimer vos moustaches et faire couper vos cheveux très-courts.
- Quoi ! l'Autriche s'occupe de pareils détails?
- L'Autriche pense à tout, et ceci est plus grave que vous ne le croyez. Ainsi coiffé, vous auriez l'air d'un étudiant révolutionnaire. Mais j'ai amené mon perruquier.
- Faites entrer. Je livre ma tête à M. de Metternich.
- Chut ! pas d'indiscrétion !
- Je suis muet.
- Maintenant dites-moi quel caractère vous comptez prendre?
- Mais, le mien.
- Tant pis!
- Merci ! vous n'êtes pas flatteur pour un courtisan.
- Pardon, prince ; mais vous me paraissez d'un naturel enjoué, et le dernier prétendant qui a déplu à la princesse a échoué par trop de gaieté. L'Autriche vous conseille l'air sentimental. Parlez peu. Soyez pâle. Mettez de la langueur dans vos yeux, de la mélancolie sur votre front.

— Vous avez amené le coiffeur, c'est bien ; mais ne pourriez-vous pas me fournir aussi le sentiment, la pâleur et la mélancolie ?

Quelques jours après cet entretien diplomatique, le prince Frédéric, qui commençait à plaire moitié par lui-même, moitié diplomatiquement, se trouva dans un grand embarras financier. Si nous parlions d'un simple dandy, nous dirions qu'il était sans un sou. Que fit-il ? Plaisante question ! Des lettres de change.

Mais l'échéance suit la lettre de change comme le remords suit le crime, et l'assignation suit l'échéance, et le jugement l'assignation, et l'huissier le jugement, et le recors l'huissier, et le geôlier le recors. — C'est ainsi que tout s'enchaîne dans la dette !

Vous figurez-vous la position du prince ? Il plaît à la princesse, qui s'écrie : — « Il me plaît et je veux partager ma couronne avec lui ! Qu'il vienne donc prendre la moitié de mon trône ! »

Mais où est-il ? où aller le chercher pour le conduire au trône ? — A la prison pour dettes !

Voilà ce qui aurait pu arriver au prince Frédéric s'il n'avait rencontré à Londres, où ceci se passait, un banquier allemand qui le cautionna.

Ce banquier, qui était non-seulement Allemand, mais encore israélite, avait commencé par prêter sur gages, comme

quelques-uns de ses confrères. Il comprit que le prince était un bon nantissement.

Le prince Frédéric avait le profil grec ;

La taille de cinq pieds sept pouces (ancienne mesure) ;

Les cheveux blond-vif, légèrement crépus,

La barbe épaisse et rousse ;

La bouche grande, les dents longues et blanches.

Il pouvait valser pendant deux heures de suite sans s'asseoir.

Considérant ces avantages, joints à des qualités morales du plus grand prix, telles que la douceur, la soumission, etc., le banquier paya les lettres de change du prince et lui ouvrit un crédit à peu près illimité.

— Il me remboursera quand il aura épousé la reine, disait cet honnête financier.

Mais la reine d'Angleterre épousa le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, et la cour d'Autriche fit savoir au prince Frédéric qu'il eût à revenir au plus vite dans les États de monsieur son père, en attendant une autre occasion plus favorable.

Au-dessous de Wesel, Xanten, qui était jadis au bord du Rhin, a subi le sort de tant d'autres villes que le fleuve a abandonnées dans les caprices et les convulsions qui tourmentent la fin de sa carrière. Marienbaun, Calcar et Clèves ont éprouvé le même abandon. On voit dans les environs de

Xanten les restes d'un cirque et d'un aqueduc romains. Clèves est l'ancienne capitale du duché de ce nom.

A Rees sur la rive droite s'élèvent des digues qui défendent mal le pays contre les grandes inondations du fleuve. Plus bas, à l'endroit où le Rhin se sépare en deux branches, des digues plus puissantes s'opposent aux efforts des flots et forment à la Hollande un rempart invincible.

Après avoir passé Griet, où se trouve l'embouchure de la Leye, on arrive à l'île et à la ville d'Emmerich, qui a un bon port sur la rive droite.

Entre Emmerich et Lobith est la séparation du Rhin. Un des bras conserve le nom du fleuve et se nomme le vieux Rhin, ou Rhin inférieur (*Nieder-Rhein*); l'autre bras, plus considérable, prend le nom de Wahal.

C'est à cette bifurcation du fleuve que finit la Prusse et que commence la Hollande.

Sur le vieux Rhin est située la petite ville de Huissen, et en face de cette ville une partie du fleuve entre dans le canal que fit creuser Drusus pour joindre le Rhin à l'Yssel et ouvrir un passage jusqu'au Zuyderzée, que les Romains appelaient le lac Flevus. Ce canal, que l'on nomme encore aujourd'hui le Drusus-Vaart, ou la nouvelle Yssel, s'étend jusqu'à Dœsbourg, où il reçoit l'ancienne Yssel. Sur la rive droite est le fort de Schenk, et à une lieue plus bas la ville

d'Arnheim, jolie ville qui a dix mille habitants, une belle cathédrale, un ancien palais des ducs de Gueldres, et qui eut l'honneur d'être prise par Louis XIV en 1672.

A trois lieues au-dessous d'Arnheim, la rive droite vous montre Wageningen, puis Rhenen, et enfin la petite ville de Wyk-te-Durstedt, où le fleuve est partagé de nouveau en deux bras : l'un se nomme le Leck; l'autre, qui est le reste du grand Rhin, se nomme le *Rhin tortueux*.

Le Leck, passant à Wyk, à Kuilenbourg et à Vyanen, alimente un canal qui débouche à Utrecht et à Amsterdam; puis, après avoir reçu le Vliesst et rejoint l'Yssel, il se réunit à la Meuse, près du village de Crimpen.

Le Rhin tortueux, allant vers Utrecht, mêle ses eaux à celles de la Vecht; puis, se détournant vers le nord-ouest, passe à Wœrden et se dirige sur Leyde, où il commence à expirer et à se perdre dans les canaux et dans les sables.

L'autre grand bras de la première bifurcation, qui a lieu sous Emmerich, — le Vahal, — arrose Nimègue, très-ancienne et célèbre ville, digne de rivaliser avec les cités les plus considérables du fleuve. Nimègue existait déjà du temps des Romains. Elle fut, comme les autres, ravagée par les Normands et embellie par Charlemagne. Elle fut ville impériale. Les Français la prirent sous Louis XIV en 1672,

et les armées républicaines en 1794. Son principal titre dans l'histoire est le fameux traité conclu dans cette ville, en 1679, entre la France, l'empire d'Allemagne, l'Espagne et la Suède.

Le Vahal, en quittant Nimègue, va se jeter dans la Meuse.

Ainsi finit le Rhin.

FIN.

THE COLONIAL AND EMERGENCY DEPARTMENT  
OF THE UNITED STATES DEPARTMENT OF THE INTERIOR  
WASHINGTON, D. C. 20548  
OFFICE OF THE ASSISTANT SECRETARY FOR LAND AND WATER  
RESOURCES  
BUREAU OF LAND MANAGEMENT  
SALT LAKE CITY, UTAH 84143  
MAY 1970